



HAL
open science

Figures de l'héroïsme et de la déchéance du surfeur dans la littérature anglo-saxonne

Jérôme Lafargue

► **To cite this version:**

Jérôme Lafargue. Figures de l'héroïsme et de la déchéance du surfeur dans la littérature anglo-saxonne. Ludovic Falaix. Surf à contre-courant. Une odyssée scientifique, MSHA, 2017, 10.4000/books.msha.3691 . hal-02024800

HAL Id: hal-02024800

<https://hal.science/hal-02024800>

Submitted on 19 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Figures de l'héroïsme et de la déchéance du surfeur dans la littérature anglo-saxonne

Jérôme LAFARGUE

Au sein de cet univers hétérogène et pluridimensionnel qu'est la « culture surf », la littérature n'occupe qu'une place marginale quand les ouvrages de témoignages, sous la forme de recueil de souvenirs ou de description de *trips* récents, eux, ne manquent pas. Parmi ces derniers, les plus aboutis s'apparentent à de la narrative non-fiction, que l'on pourrait traduire à peu près par « littérature du réel », forme particulière de reportage introspectif à cheval sur le journalisme, la littérature et l'autofiction¹. En dépit de leur grand intérêt, ce n'est pas à ce type d'écrits auquel on s'attache ici, préférant explorer les voies singulières de l'imagination libre.

Or les romans prenant le surf pour axe principal sont assez peu courants. Leur relative rareté n'exclut pas force et pertinence, et ils font souvent date. La plupart d'entre eux brosent un portrait en demi-teinte de l'univers du surf, très éloigné de l'image glamour que renvoient documentaires et autres publications cherchant à magnifier le surfeur et son mode de vie prétendument hédoniste et empathique. Leur fil conducteur, énoncé comme parti-pris originel ou distillé plus subtilement au fil du texte, est similaire : l'un des personnages principaux est un surfeur en quête d'un bonheur absolu, vécu comme un symbole d'accomplissement personnel, celui de surfer une vague géante. Au-delà de l'exploit sportif et de la manifestation d'une virilité arrogante, il s'agit aussi de mettre en perspective une réelle spiritualité, de celle qui élève, parfois éloigne. Le surfeur, être psychiquement solitaire, reste

1. On prend ici comme seuls exemples ceux de Fiona Capp, romancière (Capp, 2005), d'Allan Weisbecker, auteur de polars, (Weisbecker, 2002), ou encore de William Finnegan, journaliste au *New Yorker*, (Finnegan, 2016), dont le livre, à la croisée de la biographie et de l'histoire sociale, a reçu le prix Pulitzer 2016 de la biographie.

ainsi constamment à la frontière de l'héroïsme et de la déchéance, lorsque la vie terrestre ne suffit plus à assouvir son désir d'absolu, et que l'élévation métaphysique sur la crête d'une vague rêvée lui est parfois refusée.

On prend pour exemples sept romans parus au cours des vingt dernières années². Distincts dans leurs formes littéraires ou enchaînements narratifs, ils ont eu un succès suffisant pour être traduits dans plusieurs pays, dont la France. Ils gravitent tous autour d'idées simples mais puissantes : le rapport transcendantal à l'océan, où le surfeur, bien qu'essulé dans sa recherche de la grâce, n'en reste pas moins une pièce essentielle d'un cosmos qu'il ressent dans toute sa plénitude ; l'expérience sensorielle de soi-même et le bouleversement que cela induit dans le rapport à l'autre ; la quête du sublime, qui la plupart du temps prend les atours d'une vague mythique, dont les toponymes renseignent sur le rapport trouble d'intimité/répulsion que les surfeurs nouent avec elles³.

On est tenté de ranger la littérature surf dans le courant du *nature writing*⁴. Pourtant, on ne s'y risque pas. L'univers surf est décrit comme bien moins épicurien qu'attendu. Et surtout, si l'océan peut éblouir, il peut aussi briser. Tous ces livres, de près ou de loin, proposent une vision presque univoque du surfeur : un être humain certes profondément attaché à la nature, humble et respectueux devant elle, mais pris simultanément dans des affaires moraux ou psychologiques le rendant presque inapte à la vie en société. L'esprit de la vague l'emplit tant qu'il ne sait plus raisonner qu'en fonction d'elle. Le devenir de la vague, le surf qu'elle appelle de ses vœux font que l'existence du surfeur n'est plus qu'une intense promesse d'extase, nourrie d'espoirs, de frustrations, de dégoût de soi-même et de sentiment de toute-puissance. Que l'histoire soit celle d'un apprenti ou d'un surfeur confirmé, il est constamment question d'addiction, transformant les personnages centraux en héros ou en

2. Capp, 1996 ; Gunn, 2006 ; Knox, 2011 ; Nunn, 1984, 1995, 2004 ; Winton, 2008. Les citations sont extraites des versions françaises.

3. Il faut entendre ici la quête du sublime comme recherche d'une intériorité parfaite dans laquelle la nature (en particulier l'océan) joue certes un rôle prépondérant, mais au même titre que d'autres éléments nécessaires à cet accomplissement : la prouesse physique, le relâchement psychologique, la symbiose avec le cosmos. C'est donc moins d'un sublime littéraire, romantique, sur le temps long, que d'un sublime « de sensation », immédiat et éphémère dont il est question dans le rapport que les surfeurs nouent avec le sublime.

4. Le *nature writing* est un courant littéraire originellement américain où l'auteur exprime sa relation profonde avec la nature, dans une veine empruntant autant à l'autobiographie qu'à l'analyse philosophique, ce qui n'exclut pas l'incursion romanesque. D'ailleurs, la plupart des écrivains se réclamant de cette veine ou s'en estimant proches ont souvent tenté les différentes approches. Les précurseurs furent Henry David Thoreau et Ralph Waldo Emerson. Pour une présentation en français, on peut se reporter au numéro spécial de la *Revue française d'études américaines*, Vol. 4, n° 106, 2005.

perdants magnifiques (ou pitoyables) selon les circonstances. Ici, la nature est moins magnifiée que sondée jusque dans ses fondations les plus obscures.

N'ayant d'autre intention que de pointer des récurrences qui construisent une image loin des stéréotypes (donc intelligible pour le commun des surfeurs, et peut-être inédite ou surprenante pour le commun des lecteurs), on s'engage dans une présentation comparative introductive. Il s'agit d'une interprétation ne se réclamant ni de l'analyse littéraire ni de l'analyse sociologique. Plus modestement, on voudrait, en endossant des identités multiples (dans le désordre : écrivain, surfeur, chercheur), dévoiler chez ces auteurs sensibles ces moments de suspension où le surf circule dans les limbes et les ambivalences : le sombre et le radieux, la maîtrise et l'incompréhension, la tension et le relâchement. Ce qui en fait tout le sel, magnifique, bien entendu.

SI PROCHE DES ABÎMES

Kem Nunn⁵ est sans conteste le premier romancier à avoir mis le surf au centre d'histoires policières, ou plutôt, dans un sens plus profond, d'histoires noires au sens de « roman noir »⁶. Son traitement du surf dans un contexte social loin des clichés paradisiaques a conduit les critiques à inventer pour le travail littéraire de Kem Nunn le terme de « surf noir »⁷. On retrouve dans sa trilogie au long cours, puisqu'elle s'étale sur une vingtaine d'années, tous les éléments archétypaux propres à fonder le mythe du surf : la quête de liberté, la recherche de la vague parfaite, le retrait hédoniste. Mais surtout, et c'est ce qui en fait la particularité, sont simultanément intégrés les éléments propres au roman noir : la violence, le désenchantement, la perte de l'innocence. Plus

5. À noter que Kem Nunn a également écrit des polars dans lesquels le surf est absent, comme, par exemple, *La Reine de Pomona*, Gallimard, 1993 (éd. originale : *Pomona Queen*, Pocket Books, 1992). Et, s'il a participé à l'écriture du scénario de la série étrange et énigmatique *John from Cincinnati*, autour d'un jeune prodige du surf sur la côte californienne, il a signé en compagnie d'autres scénaristes plusieurs épisodes de la série western *Deadwood*.

6. Une définition stricte du roman noir paraît hasardeuse. Genre « historiquement labile », il « est généralement fondé sur la transgression [...] et articulé sur une peinture de la société contemporaine. Il propose une vision désenchantée, sombre, voire tragique de l'existence humaine, en tant qu'elle est corrélée à un contexte social, politique et moral contraignant et condamnant l'individu. Sa plasticité en fait un genre disposé à l'hybridité, mais aussi à l'effacement des traits caractéristiques du genre » (Levet, 2010, p. 81). Ainsi, si le meurtre et sa résolution sont souvent présents, ils ne sont souvent que simples prétextes, n'étant pas les réels moteurs de la trame narrative.

7. Pour un aperçu rapide des thématiques faustiennes inhérentes au genre, on peut se reporter à la courte présentation de Denise Hamilton, journaliste et écrivain spécialiste de la littérature « *hard boiled* » de la côte ouest des États-Unis et de Los Angeles en particulier, sur le site *The Rap Sheet* (blog dédié à la littérature policière : <http://therapsheet.blogspot.fr/2011/09/surf-noir-get-on-board.html>).

précisément, Kem Nunn montre l'envers sombre de la côte californienne et du Mexique tout proche : manipulation, trahison, cynisme, trafics divers, immigration clandestine, corruption policière. Sans oublier les travers propres à l'univers du surf : localisme exacerbé, moqueries cruelles, infidélités amicales. D'une certaine façon, il a ouvert le champ à une forme de littérature policière n'hésitant plus à mettre le surf au centre de l'intrigue⁸.

Dès *Tapping the Source* (Nunn, 1984), Kem Nunn dresse son portrait fétiche du surfeur, soit un homme déchu, alcoolique et atrabilaire, qui a surfé l'une des plus belles et secrètes vagues du monde et en a retiré une vision irénique du rapport à la nature, rendant de fait les interactions avec le monde des hommes systématiquement décevantes sinon superfétatoires. Preston Marsh dans *Tapping the Source*, Drew Harmon dans *The Dogs of Winter* (Nunn, 1997), Sam Fahey dans *Tijuana Straits* (Nunn, 2004) représentent le même personnage tout aussi désabusé sur la vie que déterminé à surfer une vague unique une dernière fois. Terrassés par une existence qui ne leur a apporté que trop peu de satisfactions, ils sont portés dans le même temps par ce désir qui fouaille leurs tripes sans discontinuer, y compris dans les moments où ils cherchent à convaincre leur entourage qu'ils y ont renoncé. Cette tension fait d'eux des personnages à la croisée de mondes intérieurs conflictuels, et la seule voie de sortie, la seule source d'apaisement, n'est autre que le surf de la vague promise, souvent à l'abri des regards, sinon dans la nuit finissante. Ainsi Sam Fahey surfe la fameuse et gigantesque *Tijuana Straits* à l'aube, sans autre témoin qu'un vieil ami surfeur. Ce dernier a lui aussi compris l'enchaînement climatique spécifique qui a fait renaître la vague, mais s'interdit de la surfer, se sentant incompetent devant une telle puissance. Fahey surfe de façon parfaite une vague parfaite, suivant « une trajectoire impeccable » (Nunn, 2011, p. 373), et, d'une certaine façon, c'est l'aboutissement du projet de Kem Nunn, une espèce d'avènement qui clôt son cycle, une fois la quête exaucée.

En effet, dans *Tapping the Source*, Preston Marsh, victime cabossée de la guerre du Vietnam, se nourrissant d'échanges interlopes réduisant ses qualités incroyables de surfeur à l'état d'anecdote, trouve la mort dans une explosion hallucinatoire qui l'ensevelit. Il n'est fait mention de ses exploits que sous

8. On peut par exemple citer les nouvelles très sombres de l'Américain Jeff McElroy, *Californios*, 2012, et *Californios 2*, 2015, non traduites et publiées sous format kindle. Sous ces titres figure la mention « *a surf noir collection* ». Don Winslow, auteur américain de romans policiers, a fait deux incursions dans le genre, avec toutefois un bémol : si les héros font du surf, ils sont avant tout des hommes plongés dans une intrigue tortueuse ; le surf, sans être anodin, n'est qu'une bouffée d'air frais dans un univers violent, et ne constitue pas le centre du projet littéraire. On citera *La Patrouille de l'aube*, Éditions du Masque, 2010 (éd. originale : *The Dawn Patrol*, Knopf, 2008), *L'Heure des gentlemen*, Éditions du Masque, 2012 (éd. originale : *The Gentlemen's Hour*, Simon & Schuster, 2011).

la forme d'histoires racontées par d'autres ou de flash-back. Drew Harmon, quant à lui, est abattu tandis qu'il surfe enfin *Heart Attacks*, vague mythique, après une longue déambulation aussi physique que philosophique dans un paysage tourmenté à la frontière de la Californie du Nord et de l'Oregon, là où les orages, le froid et les requins ont la partie belle. Sam Fahey accomplit ainsi ce que tous ses prédécesseurs, apprentis comme maîtres, n'ont pu réaliser « en direct », sous l'œil du lecteur : la communion avec la vague tant espérée. Ce faisant, Kem Nunn illustre l'un des fantasmes les plus courants de tout surfeur : surfer une vague incroyable sans autre témoin que soi-même, comme symbole paradoxal de l'acceptation de sa propre humilité et de sa propre grandeur⁹.

Cette quête est sublimée dans *The Boy and the Sea* (Gunn, 2006), car la vague promise est surfée par un fils et son père, l'élève et le maître. « Une eau comme venue d'une mystérieuse partie du monde [...] jamais il n'a surfé une houle aussi grosse, comme si elle était formée de toutes les vagues, de toutes les rivières, de tous les océans et de toutes les mers... » (Gunn, 2007, p. 140). Le père tombe, se brise un bras, le fils le repêche au péril de sa vie, tandis que des monstres de neuf mètres s'abattent sur eux. Le père a failli par trop d'arrogance, le fils a dompté sa peur, et l'océan les absout en les recrachant juste avant la noyade.

Le mythe de la vague phénoménale, hors normes, hante ces livres. Parfois, elle hante les rêves des anxieux, se fait destructrice : « une vague de taille colossale s'élève au-dessus des dunes. Une vague noire qui saupoudre de miroitements les profondeurs ignorant la lumière et où nulle vie n'existe, une vague qui se tord si haut qu'elle arrache au ciel le soleil, les étoiles et la lune et transforme la nuit en encre [...] La vague est plus que de l'eau. Elle contient un univers entier » (Capp, 1997, p. 151). Dans *Night Surfing* (Capp, 1996), Marcus, père de Jake, dont le but dans la vie est de surfer une vague géante en pleine nuit, rêve de son fils : « [...] un immense mur d'eau [...] se dresse

9. Il n'est pas innocent que l'une des histoires les plus célèbres dans le milieu du surf soit celle de Greg Noll, surfeur de grosses vagues réputé et athlète incomparable, qui, lors d'une tempête stupéfiante ayant fait gonfler les vagues au-delà du raisonnable, surfa le *North Shore* à Hawaï en décembre 1969 à plus de neuf mètres, seul et à la rame. Aucune photo de cet exploit n'a été prise, et pour cause, puisque personne ne se risqua sur la rive, à l'exception de Noll et d'un autre surfeur vite repoussé, lui, par les flots ravageurs. Il existe des photos de Noll surfant une vague énorme au cours de la même journée, mais la session précède le pic de la tempête, le surfeur faussant compagnie à ses camarades pour aller chercher le monstre un peu plus loin. Une légende est née à ce sujet, Noll a évoqué l'exploit dans son autobiographie, et les versions diffèrent tant qu'au final, le plus important est la représentation de l'exploit lui-même davantage que sa réalisation concrète. Peu importe la hauteur de la vague, peu importe que Noll ait été ou non aspiré avant de terminer son *ride*, ce qui compte c'est l'idée même d'un tel accomplissement.

sur la mer. Il le contemple de haut, comme s'il était suspendu dans le ciel. La vague se cabre et s'apprête à engloutir la terre quand quelque chose attire son attention. Une petite silhouette rame pour l'attraper [...] Marcus voit le visage du surfeur et pousse un cri étouffé » (*ibid.*, p. 199). La quête de Jake l'éloigne de son père, de sa compagne. Seul compte le moment où la vague se formera. Mais tous les préparatifs du monde, toutes les études minutieuses de cartes, de courants, de vent, de houle n'y changeront rien : l'océan décide. Il n'y aura pas d'étales, cette accalmie entre chaque marée. Jake s'épuise pour ne pas être attiré par le large, jusqu'à ce que la vague démente ne le rattrape et le vomisse dans la baie. Il a glissé sur la vague, mais rivé à sa planche, agrippé à elle comme si sa vie en dépendait. Et elle en dépend, plus que jamais. Il ne s'est pas mis debout, il n'y a même pas pensé. Vivre est devenu la seule source de volonté.

Étonnant retournement, que l'on peut apprécier de diverses façons. Jake est vaincu mais sauf. Il a échoué mais recommencera peut-être, à moins qu'une vie plus proche de ceux qui l'aiment ne l'attire enfin. Cela importe peu. On ne retient que le grondement furieux de l'océan, et sa promptitude à ramener les orgueilleux à leur condition humaine, fragile et tourmentée.

Les vagues n'ont que l'âme qu'on leur prête. Le rapport trouble et sublimé que les surfeurs entretiennent avec elles est rendu jusqu'à l'incandescence dans *The Life* (Knox, 2011), qui plongent dans la psyché fragmentée de Dennis Keith, héros dépossédé et maudit. Dans son roman, Malcolm Knox s'inspire d'une légende du surf australien, Michael Peterson, surfeur prodige vainqueur de quantité de compétitions dans les années 1970, où il triompha notamment de figures célèbres comme Wayne « *Rabitt* » Bartholomew ou encore Mark Richards. Peterson fut diagnostiqué schizophrène et connut une vie marquée par l'addiction à diverses drogues. Le parti-pris narratif de Malcolm Knox est un long monologue de Dennis Keith, ou DK, comme il aime à se nommer¹⁰, parle souvent de lui à la troisième personne et s'affuble de diminutifs : « l'Homme, le champion junior du Queensland, le type bizarre, l'exterminateur, le génie mystique barré » (Knox, 2012, p. 173). Un saut sans conditions dans le mental dérangé d'un ancien champion des temps glorieux de la *Gold Coast* australienne, devenu adipeux et incapable de se jucher sur une planche tant les drogues et son désordre psychologique l'ont affaibli. Tout le livre est sillonné de ses tentatives nocturnes où il se rend vers une plage réputée pour sa houle tranquille et peu exigeante. Le contraste avec ses miracles accomplis autrefois sur des vagues magnifiques, parfois surfées pour la première fois, est saisissant : pour Keith, le simple fait de ramer et de

10. La prononciation de DK donne « *decay* », soit la décadence. Répété à l'envi, cela amplifie le sentiment de déchéance ressenti par le personnage.

franchir des barres minuscules devient un pas vers... Vers quoi ? On ne sait pas bien en réalité. Keith ne peut tout simplement pas s'en empêcher. Au fond de lui-même réside cette double certitude en forme d'antinomie, qui n'est rien d'autre que la caractérisation de celle qui habite tout surfeur un tant soit peu lucide : je vais y arriver/je n'y arriverai jamais. Là encore, est-ce l'océan qui a puni ou est-ce le surfeur qui a abusé de sa témérité ?

À l'appui de son propos, Malcolm Knox utilise un style dont l'apparence lâche est trompeuse. Branché directement sur le cerveau de Keith, il dérive le long de ses déambulations, passant du coq-à-l'âne, euphorique autant que lucide, imprécateur ou larmoyant, avec sans cesse en arrière-plan les figures tutélaires de l'océan et de la mère. Keith se sait infiniment petit, ne rêve que du cocon maternel à défaut de celui offert autrefois par les *tubes*. Il a été le plus grand, il n'est plus qu'une légende et cela ne l'intéresse pas, car son déséquilibre mental n'est pas assez grand pour qu'il méconnaisse la fatuité d'une telle posture. Ainsi se refuse-t-il à parler avec la journaliste qui veut raconter son histoire, et qui poursuit en réalité un objectif plus sournois, qui nourrit la trame d'un livre à la frontière du roman noir sinon social. Elle l'engage pourtant à se replonger dans les épisodes les moins fastes de sa vie, quand la drogue, le sexe et le dégoût de soi-même emportaient la mise sur tout le reste.

MAÎTRES ET APPRENTIS

Plusieurs de ces ouvrages font de l'apprentissage un socle fondamental de la narration. Chez Kirsty Gunn, Ward cherche à se libérer de la tutelle paternelle : se cristallise un rapport ambigu mêlé autant par l'admiration que l'agacement. Chez Kem Nunn, Preston Marsh accepte d'initier le jeune Ike au surf et au dur univers d'Huntington Beach afin qu'il puisse retrouver sa sœur ; Drew Harmon, tout en se jouant du photographe qui tente d'immortaliser ses sessions sur *Heart Attacks*, noue avec lui une relation à distance fondée sur le respect de la nature et de la quiétude avant de l'accepter et lui permettre de surfer avec lui ; Sam Fahey pense sans cesse à son propre mentor, Hoddy, figure héroïque disparue et sujette à nombre de rumeurs, silhouette fantomatique tout au long du roman sans que l'on sache si elle vit encore ou n'est qu'une projection fantasmagorique de Fahey. Ce rapport de maître à élève n'est que la transposition du rapport de domination, tissé tout autant de révérence que de défi, qui lie le surfeur à l'océan. Là aussi règne une tension permanente, le repos de l'âme ne pouvant être atteint que lorsque l'apprenti accomplit enfin à son tour un exploit, ou du moins s'en approche.

À plusieurs égards, cette figure de l'apprentissage est fouillée jusqu'à l'extrême dans *Breath* (Winton, 2008), où deux jeunes surfeurs, encore

gamins au début d'une histoire qui se déploie sur plusieurs années, se lie d'amitié avec un homme qui pourrait être leur père et les conduit jusqu'à leurs limites, en particulier sur un récif dangereux, *Old Smoky*, « immeuble englouti, fenêtres ouvertes, grouillant de *morwongs* bleus, d'arlequins et de sangliers » (Winton, 2009, p. 93.), dans l'attente de l'apparition, *Nautilus*, vague « perverse... aussi laide qu'un édifice public » (*ibid.*, p. 155.). Billy Sanderson, dit Sando, légende locale et déchue, est pour Bruce, dit Pikelet, et Lonnie, une âme damnée en même temps qu'un guide suprême. Sando possède un passé trouble et une compagne étrange, Eva, ce qui le rend attirant autant qu'insaisissable. Sa complexité, les questions qu'il fait naître chez Bruce notamment, irriguent la narration, mais au final, ce qui l'emporte, c'est la simplicité des défis que Sando impose aux deux têtes brûlées, qui découvrent leur maître et l'incommensurable pouvoir d'addiction du surf. Même lorsque Bruce découvre l'amour physique dans les bras d'Eva, il pense au surf, il pense à Sando parti en Thaïlande, ou peut-être aux Philippines, en quête de vagues miraculeuses.

Avant tout, *Breath* est ainsi une ode au surf dans tout ce qu'il a de troublant. Tim Winton parvient avec force et subtilité à décrire la beauté de la glisse, cette alliance du danger et de la félicité. Comme chez Malcolm Knox, le style est au service du projet littéraire. Mais, quand Malcolm Knox exalte constamment l'esprit dérangé de son héros, l'habite d'un mouvement permanent et hypnotique, c'est l'océan qui tient les rênes dans *Breath* : lorsqu'il est majestueux, les phrases se font amples, poétiques, cajoleuses ; lorsqu'il mord, le style devient sec, prompt à rendre présents le danger, le froid, l'inconscience.

Sont exposés clairement chez Tim Winton un certain nombre de travers propres au milieu du surf : sa masculinisation très forte, son individualisme latent, qui contaminent la quasi-totalité des relations sociales, jusqu'à pervertir les rapports de couple. Eva doit faire face à des frustrations qui s'auto-régénèrent sans cesse. Ancienne championne de ski acrobatique, un accident a ruiné l'un de ses genoux, et les absences longues et répétées de Sando la confinent doublement dans sa maison. En séduisant le jeune Bruce pour se venger de Sando, elle utilise une méthode empruntée aux codes virils et obtus du surf, fondés sur un sexisme assumé et une violence sans cesse latente (Thomas, 2010). Leurs étreintes sont robustes, dénuées de sensualité : « Ses épaules étaient larges, solides. Y avait rien en elle de gracile et de juvénile » (Winton, 2009, p. 170). Elle le mène à des jeux pervers, notamment la privation de respiration, moins pour jouir que pour s'approcher des sensations perdues ou de celles qu'elle fantasme au sujet des surfeurs bloqués sous l'eau : « C'est la peur qui me manque, elle a avoué. C'est la pure vérité » (*ibid.*, p. 186). Elle montre aussi à l'adolescent à quel point le chemin poursuivi par Sando n'est qu'une illusion, mais une illusion nécessaire. Raison pour laquelle

elle laisse partir son compagnon au fil de pérégrinations qui lui permettent de vivre par procuration des sensations qui lui sont désormais interdites. Lorsque Sando revient, il a de nouveau fait le plein d'émotions fortes : « Enfoiré, on a tout eu. Mal de mer, fusillade, reconduite à la frontière, piqûres d'araignées, infection, expulsion. Et ouais, des vagues taïaut ! » (*ibid.*, p. 202). Surtout, il revient sans Loonie, qui l'avait accompagné, resté aux alentours de Nias pour poursuivre sa propre route de surfeur déjanté.

Vainqueur à quatre reprises de la plus haute distinction littéraire d'Australie, le *Miles Franklin Award* pour *Breath* en 2009, Tim Winton est un auteur qui prête le flanc à de nombreuses critiques, autant élogieuses que circonspectes, sinon à charge. Ainsi l'a-t-on accusé de misogynie, *Breath* venant le confirmer selon ses détracteurs, la plupart du temps des membres d'organisations chrétiennes outrés par le comportement d'Eva (McCredde, 2016). Il reste que sa description de l'univers du surf renvoie à des représentations mais aussi des pratiques relatives à la masculinité, au corps et au genre (au sens de « *gender* ») solidement ancrées en Australie¹¹. Par ailleurs, la lecture de *Breath* ne doit pas se réduire à cette question de la sexualité abordée pour elle-même : la quête du sublime dans le surf et l'aventure sexuelle ne sont que deux polarités opposées fonctionnant sur le mode attraction/répulsion. Ce qui se joue, c'est que le surf se nourrit du surfeur et le consume de l'intérieur, réduisant ainsi à petit feu l'intérêt de la vie hors surf (Rooney, 2014). Tim Winton creuse profondément dans la psyché australienne, terrifiée par le caractère plat de la vie ordinaire : il faut se confronter au danger, à la mort, se créer des traumatismes pour revivre, ressentir une vigueur nouvelle, renaître en somme (McCredde, 2015a). Où comment cette quête du sublime n'est autre qu'une recherche éperdue de spiritualité. Le succès de Tim Winton, considéré comme un auteur très littéraire, tient ainsi au fait qu'il évoque sans détours les tourments psychologiques des Australiens (McCredde, 2015b). Il leur parle directement, eux pour qui le surf est l'un des moyens les plus sûrs de s'extraire de la banalité de l'existence quotidienne. L'un des moyens aussi de comprendre et d'assumer que les êtres humains, hommes comme femmes, sont mauvais, égoïstes, ce qui ne les empêche pas de regretter avec sincérité leurs actions. En ce sens, il existe chez Tim Winton une réflexion théologique

11. Gordon Waitt a, parmi d'autres, bien montré que l'extrême virilisation des surfeurs était davantage un moyen de lutter contre l'homoérotisme se dégageant de la pratique qu'une entreprise de désaveu et de rejet systématique de cibles prédéterminées (femmes, homosexuels, bodyboarders, sauveteurs), même si plusieurs surfeurs manifestent une réelle aversion pour certaines de ces cibles (Waitt, 2007, 2008).

autour du sens de la morale, qui doit beaucoup à des interrogations en creux sur sa propre christianité¹².

Au crédit de tous les auteurs ici brièvement abordés, cette faculté à dire l'ambiguïté du surf. Silence et fracas, exaltation et frustration, maîtrise et incompetence, entendement et incompréhension. Aux confins de ces affrontements en forme de tourments intérieurs, il y a la promesse d'un accomplissement, qui n'est pas nécessairement ressenti sur la vague. Il peut surgir en des moments inattendus, juste avant ou juste après une session, ou sur le *line up* pendant une accalmie. Ou chez soi, quand de simples souvenirs sont convoqués, apaisant le corps et l'esprit. Cette spiritualité ne se commande pas. Elle est ou n'est pas. Oubliés alors les efforts physiques tout autant que psychologiques pour braver un océan récalcitrant, le froid, se faufiler parmi la foule à l'eau, s'épuiser à rentrer tandis que la houle nous a emportés trop loin. Ne restent que les sensations de plénitude offertes par la traversée d'une forêt pour déboucher sur une plage et un *spot* déserts à l'aube, ou par un surf au soleil couchant quand les vagues ne songent plus à s'arrêter, déroulant sans cesse pour une récompense ô combien méritée. Mais cet équilibre est fragile. Se donner à corps perdu au surf peut créer une dépendance réelle. Ce qui fait la différence entre ceux qui tiennent et ceux qui sombrent ? Peut-être une capacité d'auto-réflexivité. Un entourage bienveillant aussi, sans doute. Mais aucun n'est à blâmer, ni pour la plongée dans l'excès et l'inconnu, ni pour la retenue et le doute.

Bibliographie

- CAPP Fiona, 2003, *That Oceanic Feeling. A Surfing Odyssey*, Crows Nest (Australie), Allen & Unwin (*Ce Sentiment océanique. Mon retour au surf*, Arles, Actes Sud, 2005, trad. par Laurent Bury).
- CAPP Fiona, 1996, *Night Surfing*, Crows Nest (Australie), Allen & Unwin (*Surfer la nuit*, Arles, Actes Sud, 1997, trad. par Marc de Gouvenain).
- FINNEGAN William, 2016, *Barbarian Days. A Surfing Life*, Londres, Penguin Books (*Jours barbares*, Paris, Éditions du sous-sol, 2017, trad. par Franck Reichert).
- GUNN Kirsty, 2006, *The Boy and the Sea*, Londres, Faber & Faber (*Le Garçon et la mer*, Paris, Christian Bourgois, 2007, trad. par Anouk Neuhoﬀ).
- KNOX Malcolm, 2011, *The Life*, Crows Nest (Australie), Allen & Unwin (*Shangrila*, Paris, Asphalte, 2012, trad. par Patricia Barbe-Girault).

12. C'est le sens de l'introduction de Lyn McCredden dans son dernier livre (McCredden, 2017).

- LEVET Natacha, 2010, « Le roman noir contemporain : hybridité et dissolution génériques », in PETIT Maryse, MENEGALDO Gilles (dir.), *Manières de noir. La fiction policière contemporaine*, Rennes, PUR, pp. 81-95.
- MCCREDDEN Lyn, 2017, *The Fiction of Tim Winton: Earthed and Sacred*, Sydney, Sydney University Press.
- MCCREDDEN Lyn, 2016, « Tim Winton: abjection, meaning-making and australian sacredness », *JASAL: Journal of the Association for the Study of Australian Literature*, Vol. 16, n° 1, pp. 1-9.
- MCCREDDEN Lyn, 2015a, « Tim Winton's poetics of resurrection », *Literature & Theology*, Vol. 29, n° 3, pp. 323-334.
- MCCREDDEN Lyn, 2015b, « Tim Winton: the literary and the popular », *Language and Semiotic Studies*, Vol. 1, n° 1, pp. 52-62.
- NUNN Kem, 2004, *Tijuana Straits*, Portsmouth, No Exit Press (*Tijuana Straits*, Paris, Sonatine, 2011, trad. par Natalie Zimmerman, repris en poche dans la collection 10/18, 2012).
- NUNN Kem, 1997, *The Dogs of Winter*, New York, Scribner (*Le Sabot du diable*, Paris, Gallimard, 2004, trad. par Jean Esch).
- NUNN Kem, 1984, *Tapping the Source*, New York, Scribner, 1984 (*Surf City*, Paris, Série Noire Gallimard, 1995, trad. par Philippe Paringaux).
- ROONEY Brigid, 2014, « From the sublime to the uncanny in Tim Winton's *Breath* », in MCCREDDEN Lyn, O'REILLY Nathaniel (ed.), *Tim Winton: Critical Essays*, Crawley, University of Western Australia Publishing, pp. 241-262.
- THOMAS Roie, 2010, « Inspire, expire: masculinity, mortality and meaning in Tim Winton's *Breath* », *Journal of Men, Masculinities and Spirituality*, Vol. 24, n° 2, pp. 54-65.
- WAITT Gordon, 2007, « (Hetero)sexy waves: surfing, space, gender and sexuality », in WELLARD Ian (ed.), *Rethinking Gender and Youth Sport*, Londres, Routledge, pp. 99-126.
- WAITT Gordon, 2008, « "Killing waves": surfing, space and gender », *Social & Cultural Geography*, Vol. 9, n° 1, pp. 75-94.
- WEISBECKER Allan, 2002, *In Search of Captain Zero. A Surfer's Road Trip Beyond the End of the Road*, New York, Tarcher/Putnam (non traduit).
- WINTON Tim, 2008, *Breath*, Londres, Hamish Hamilton (*Respire*, Paris, Rivages, 2008, trad. par Nadine Gassie).

